



---

Review

Author(s): R. Martin

Review by: R. Martin

Source: *Revue Archéologique*, Nouvelle Série, Fasc. 1 (1983), pp. 118-120

Published by: [Presses Universitaires de France](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/41736072>

Accessed: 06-11-2015 04:36 UTC

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



*Presses Universitaires de France* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue Archéologique*.

<http://www.jstor.org>

compte des coupures apparentes qu'on attribue parfois aux guerres et aux conquêtes, par exemple aux guerres médiques, que l'auteur a raison de contester. Bien au contraire, toutes ces influences extérieures — qu'il s'agisse des Perses, des Orientaux, des Satrapes ou des

Macédoniens ne feront qu'alimenter cette puissance créatrice fondamentale et contribuer à l'élaboration du message qu'elle laissera à l'Occident.

R. MARTIN.

---

Etudes thasiennes IX, *Aliki I*, J. SERVAIS, *Les deux sanctuaires*, J. SODINI, A. LAM-BRAKI, T. KOŽELJ, *Les carrières de marbre à l'époque paléochrétienne*, Athènes, Ecole française d'Athènes/Paris, Diffusion De Boccard, 1980, 1 vol., 23 × 28, 150 p., 98 fig. ds t.

Ce volume contient deux études très différentes par leur objet et leur chronologie, mais toutes deux consacrées à un site du sud de Thasos, la presqu'île d'Aliki, qui n'a cessé de jouer un rôle important dans l'île du début de l'archaïsme à l'époque byzantine, à côté de la cité principale implantée par les Pariens à la pointe nord. Rien ne relie ces deux études, sauf la localisation topographique, puisque l'une est consacrée à un sanctuaire antérieur à l'ère chrétienne, l'autre aux carrières dont le marbre est surtout exploité et exporté aux époques romaines et byzantines. Un prochain volume de la collection, dû à J. Sodini, fera connaître les basiliques paléochrétiennes qui ont succédé, à quelques dizaines de mètres de distance, au sanctuaire païen. Un lien entre ces études pourrait être fourni par la fouille et l'étude de l'habitat qui occupe la naissance de la presqu'île sur laquelle les carrières étaient exploitées et où se sont installées les basiliques.

Le sanctuaire publié par J. Servais était connu depuis l'exploration de G. Perrot en 1856 ; et il avait fait l'objet de nombreuses observations relevées par les voyageurs du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle dont les témoignages font l'objet d'un exposé critique avant le rappel des fouilles exécutées en 1961-1963 (p. 3-9). Ils avaient donné lieu à des interprétations variées et souvent contestées, faute d'une exploration exhaustive, telle la polémique sur l'identification et l'attribution du « Couros d'Aliki », conservé au musée d'Istanbul dont J. Servais définit l'importance et la place, sans contestation possible, dans la production thasienne et l'histoire de la sculpture archaïque (p. 27-32).

Le sanctuaire présente deux bâtiments curieusement parallèles et répétitifs sur une

terrasse partiellement entaillée dans les flancs de la colline au sud et aménagée sur la grève au nord et à l'est. Chacun des bâtiments nord et sud fait d'abord l'objet d'une étude dont on appréciera la précision, la fermeté et la prudence. C'est un modèle du genre.

Le bâtiment nord s'étend sur la terrasse qui supporte un mur bien reconnu à l'est et au nord, dont l'angle nord-est est protégé par un contrefort et un brise-lames faits tous deux d'énormes blocs de marbre. De plan presque carré (16 m × 16,50 m), le bâtiment présente un plan clair : deux salles contiguës, de largeur inégale (5 m au sud et 7,50 m au nord), séparées par un mur de refend massif (1 m d'épaisseur au niveau des fondations seules conservées), celle du Nord conserve un autel/eschara en son centre ; à l'ouest, les salles sont bordées par un portique à colonnes sur lequel elles s'ouvrent chacune par une large baie dont les seuils sont conservés en place. A l'intérieur de la salle septentrionale apparaissent les restes d'un mur de terrasse, arasé par la construction du bâtiment, vestiges éloquentes d'un premier état, modeste, du sanctuaire. Le mur sud du bâtiment, en appareil de marbre et de gneiss typiquement cycladique, est assez bien conservé sauf à son extrémité orientale. Un curieux silence est maintenu sur le mur sud. En effet, si J. Servais laisse bien entendre (p. 37-38) qu'au nord le mur de l'édifice était aligné et implanté sur le mur de la grande terrasse, il ne dit rien des limites de l'édifice sur la façade est. Or, si l'angle sud-est est effacé, au nord-est le retour vers le sud du mur nord de la terrasse est bien conservé jusqu'au mur de refend est-ouest avec lequel il est lié par l'intégration des maçonneries (fig. 4) suivant la même technique qui associe

ce mur de refend au mur de séparation entre les salles et le portique. Il n'y a donc pas de doute que le mur de terrasse constitue les fondations bien implantées des murs est et nord du bâtiment, d'où leur protection par un contrefort. Il convient de la préciser et de lever l'ambiguïté qui résulte de la désignation constante de ces murs nord et est comme murs de terrasse, alors qu'ils supportent les murs de l'édifice, ambiguïté accentuée par l'appellation constante de « mur mitoyen » ou « fondations mitoyennes » pour désigner le mur de refend longitudinal, le mot mitoyen (même confusion dans la description du bâtiment sud, p. 65) impliquant un mur commun à deux constructions indépendantes, ce qui n'est évidemment pas le cas ici ; il s'agit ici d'un bâtiment unitaire, malgré les curieuses anomalies que l'auteur a remarquablement décortiquées et qui résultent des transformations et reconstructions du plan primitif. En effet le bâtiment offre, dans sa partie occidentale, une étonnante association de deux éléments hétérogènes, un portique primitif, de style ionique au sud et une réfection de tout l'angle nord-est, colonnade et mur occidental des salles, avec une colonnade dorique en façade et une porte monumentale restée fidèle au style ionique pour la salle à eschara. Les raccords entre les deux constructions sont très nets, bien décrits et bien illustrés par les plans et les photographies. Stratigraphie, céramique et style architectural convergent pour permettre à l'auteur de bien fixer la succession chronologique des constructions : une première petite terrasse dont le matériel remonte à la seconde moitié ou même au milieu du VII<sup>e</sup> siècle, puis le bâtiment à deux salles avec portique dont la construction entraîne l'agrandissement de la terrasse, sans doute dans le courant du troisième quart du VI<sup>e</sup> siècle, en tout cas avant 525 av. J.-C., enfin le remplacement de la partie nord du portique ionique de façade par une colonnade dorique suivant un programme qui manifestement fut arrêté en cours de construction vers 470-460 av. J.-C. et laissa subsister l'angle sud-ouest du portique ionique primitif de même que la partie correspondante du mur de fond du portique, formant la salle méridionale. On ne peut que se rallier aux conclusions de l'auteur sur tous ces points et adopter avec lui tous les rapprochements stylistiques qu'il formule sur l'architecture de cet édifice. Il s'agit d'une architecture insulaire, dont les parentés s'établissent avec les formes et les techniques attestées à Délos, Naxos,

Paros, telles les bases des colonnes ioniques, formées d'un seul tore piqueté, analogues à celles de Sangri à Naxos et de l'Oikos des Naxiens à Délos et la technique du mur sud avec ses parements de carreaux de marbre et son remplissage intérieur de moellons ou encore la porte ionique de la salle nord, contemporaine de la colonnade dorique, mais fidèles aux formes ioniques bien connues par l'Héracléion de la cité thasienne.

Le bâtiment sud, plus homogène, présente les mêmes proportions que l'édifice du Nord, un peu réduites (11,59 m × 12,91 m), le même plan avec deux salles inégales dont la plus grande au nord contient le même type d'autel/eschara, débouchant à l'ouest sous un portique de cinq colonnes doriques entre les antes. Il constitue une répétition du bâtiment nord. La technique des murs reste fidèle à la tradition insulaire et les particularités de l'ordre dorique ne peuvent s'expliquer que par des influences cycladiques. La taille des colonnes et le bandeau circulaire qui orne le pied du fût (on ne saurait parler d'une « base » comme il est dit dans la légende de la fig. 61, p. 55 pour désigner la partie inférieure du fût) rappellent certaines colonnes archaïques déliennes. L'assemblage de l'entablement, avec des blocs d'architecture très longs (4,13 m) couvrant deux travées et de faible hauteur (0,307 m), l'arrangement habile des blocs de frise couvrant une travée pour éviter la pesée sur l'architrave trop mince attestent une parfaite connaissance des possibilités de la construction en marbre, telle qu'elle se manifeste à Délos ou à Naxos (cf. les récentes publications des édifices archaïques de Délos et de Naxos). La précision de l'étude conduite par J. Servais ne laisse pas de doute sur les restitutions proposées et on appréciera tout particulièrement son refus d'aller au-delà de ce que lui permettent les documents retrouvés (p. 72, n. 120 : « Plus les hypothèses sont ténues, plus se perpétue la matérialisation des cas rares, imaginés »). Ici encore, style et documentation céramique sont concordants pour fixer la construction de ce bâtiment aux environs de 500 av. J.-C.

Quelle était la destination de ces deux bâtiments ? Incontestablement une fonction religieuse. Mais quel était le possesseur des lieux ? Plusieurs hypothèses sont rappelées par J. Servais qui me paraît avoir raison de se rallier à celle de l'Apollon archégète. Plusieurs dédicaces gravées sur pierre ou incisées sur des tessons trouvés dans la grotte voisine, la présence d'au moins trois couroi, fournissent une base assez

solide à cette hypothèse. Mais des rapprochements plus précis encore peuvent être évoqués pour soutenir l'hypothèse de J. Servais sur la présence ici de l'Apollon insulaire, primitif et antérieur au sanctuaire d'Apollon Pythien élevé sur l'acropole de la cité. Ce dualisme est bien attesté maintenant dans de nombreuses cités ioniennes et coloniales.

La deuxième étude est consacrée aux carrières de marbre qui occupent la presqu'île orientée nord-ouest / sud-est fermant au sud la petite baie abritant les quelques maisons du village actuel, construites elles-mêmes sur le village antique. Les auteurs font connaître les résultats de leurs recherches approfondies sur la topographie et les aspects techniques de l'exploitation de ces carrières à l'époque paléochrétienne. Elles font partie d'un ensemble d'exploitations dont les vestiges occupent toute la partie méridionale de l'île entre la presqu'île d'Aliki et la chapelle des Taxiarkes vers l'ouest. On rappelle d'abord les caractères géologiques de l'île et la nature des deux couches de marbre qui forment l'ossature essentielle de l'île, la couche supérieure dite de Kastri et, plus profondément, la couche du Prophitis Ilias dont l'épaisseur atteint parfois 300 m ; c'est elle qui fournit tous les marbres thasiens exploités dans l'Antiquité. Entre ces deux strates se développe une couche de gneiss qui a fourni aussi certains matériaux des chantiers de construction. L'apparence des marbres varie à l'intérieur même de la couche. Au nord dans les carrières de l'acropole et dans celles du cap Vathy le grain est plus fin, les cristaux moins nombreux que dans les strates du sud. Les teintes varient du blanc laiteux au gris plus ou moins clair, parfois veiné de gris bleuté. D'après les analyses récentes, cette différence d'aspect correspond à une différence de structure ; les marbres du nord de l'île sont dolomitiques, ceux du sud calcitiques. En illustrant leur texte par un relevé et des coupes topographiques précisés, les auteurs décrivent d'abord les chantiers d'exploitation qu'ils répartissent en trois groupes, d'après leur chronologie relative : les chantiers A au sommet du promontoire et plutôt inclinés vers l'ouest de la presqu'île ; les chantiers B attaquent les flancs est du promontoire, au ras de l'eau ; enfin la zone des chantiers C qui occupent toute l'extrémité sud de la presqu'île ; ils se trouvent actuellement en grande partie sous l'eau.

La description de chaque chantier en pré-

sente les aspects topographiques, les modes d'extraction, les détails techniques, les vestiges abandonnés, les graffiti (lettres, croix, dessins, etc.), en précisant le sens d'enlèvement des déblais et les lignes d'évacuation ainsi que les points d'embarquement. C'est par le groupement et les données de ces observations qu'il fut possible de déterminer le processus d'attaque pour chaque chantier et leur chronologie relative, certains, comme les chantiers A1 et A5, A7, etc., ayant été bloqués par l'ouverture des chantiers B et utilisés comme décharge. De même les fronts de taille de C, vers le nord, montrent la progression de l'exploitation des chantiers C et la façon dont ils ont récupéré les chantiers B au sud du promontoire. Par cette seule description, précise et bien illustrée, une riche documentation se trouve rassemblée et fournit les éléments de l'étude technique qui porte successivement sur les modes d'extraction et sur l'évacuation, le transport et le chargement des blocs. Sur le premier point, on retrouve les marques d'un outillage connu et les modes d'extraction adaptés à la structure des lits et à la nature des matériaux fournis (blocs, plaques pour stèles en relief, fûts de colonnes, etc.). Des exemples de tous ces éléments ont été retrouvés qui conservent des traces du travail de dégagement et d'extraction. Une interprétation des nombreuses cavités carrées groupées ou dispersées sur l'ensemble des chantiers, soit dans la zone intérieure, soit au bord du rivage, amène les auteurs à suggérer les modes de transport (glissières ou déplacements horizontaux), les appareillages nécessaires au chargement, avec chèvres et cabestans ; ici encore, une bonne illustration éclaire le texte. Ce sont les graffiti, en particulier les lettres et les croix qui permettent de confirmer les témoignages littéraires et archéologiques attestant la large diffusion des marbres thasiens à l'époque paléochrétienne. Un appendice fait connaître des inscriptions peintes relevées dans deux carrières proches d'Aliki ; il s'agit de colonnes de lettres, en cursive ou en axiale, qui transcrivent les chiffres. Quelle en est l'exacte signification ? Numérotation de livraison, dimensions de blocs, listes de fournitures ? J.-P. Sodini garde une juste attitude de réserve en attendant la découverte de documents comparables plus explicites soit dans le domaine épigraphique, soit dans les papyri.

R. MARTIN.